





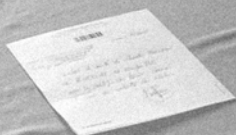
Collection « Bruits »

Une collection d'essais sensible aux bruits du monde.

Des thèmes contemporains, des enquêtes illustrées par des reportages sonores de la radio web d'ARTE.

Une coédition ARTE Éditions et Les petits matins, avec un CD d'ARTE Radio.com

J'AI MAL
LÀ...



Du même auteur

Littérature

La Vacation, P.O.L., 1989, J'ai lu, 1999
L'Affaire Grimaudi (en coll.), Le Rocher, 1995
La Maladie de Sachs (Livre Inter 1998), P.O.L., 1998, Folio, 2005
Le Mystère Marcœur, L'Amourier, 2001
Touche pas à mes deux seins, Baleine, 2001, Libro, 2002
Légendes, P.O.L., 2002, Folio, 2004
Mort in vitro, Fleuve Noir, 2003, Pocket, 2004
Plumes d'Ange, P.O.L., 2003, Folio, 2005
Les Trois Médecins, P.O.L., 2004, Folio, 2006
Noirs scalpels (anthologie), Le cherche midi, 2005
Camisoles, Fleuve Noir, 2006

Essais

Mission : Impossible (avec Alain Carrazé), Huitième Art, 1993
Les Nouvelles Séries 1996-1997 (avec Alain Carrazé), Huitième Art / Les Belles Lettres, 1997
Le Guide Totem des séries (avec Christophe Petit), Larousse, 1999
En soignant, en écrivant, Indigène, 2001, J'ai lu, 2003
Contraceptions mode d'emploi, Au diable vauvert, 2001 (2^e édition, 2003)
Les Miroirs de la vie, Le Passage, 2002
C'est grave, docteur ?, La Martinière, 2002, J'ai lu, 2003
Nous sommes tous des patients, Stock, 2003, Le Livre de Poche, 2004
Super Héros, EPA, 2003
Odyssée, une aventure radiophonique, Le cherche midi, 2003
Le Rire de Zorro, Bayard, 2005
Séries télé, Libro, 2005
Les Miroirs obscurs (ouvrage collectif), Au diable vauvert, 2005

Traductions

Cuisine de pays, de Harry Mathews, P.O.L., 1990
La maîtresse de Wittgenstein, de David Markson, P.O.L., 1990
Giandomenico Tiepolo, de Harry Mathews, Flohic, 1993
L'Article de la mort, de Patrick Macnee, Huitième Art, 1995
Canards mortels, de Patrick Macnee, Huitième Art, 1996
Le Journaliste, de Harry Mathews, P.O.L., 1997
Chronique du jazz, de Melvyn Cooke, Abbeville, 1998

Martin Winckler

J'AI MAL LÀ...

chroniques

{ LES Petits matins }

arte
ÉDITIONS

Direction artistique et design graphique **Labomatic, Paris**
Photographies **Martin Winckler**
Maquette **William Hessel**

© Les petits matins / ARTE Éditions, 2006
146, bd de Charonne 75020 Paris
perso.wanadoo.fr/lespetitsmatins
ISBN 2-915879-14-1
Diffusion CED

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

treize **Prologue : soupirs ***

vingt et un **« Single » : « Le roman que je voulais écrire depuis trente ans »**

vingt-cinq **1. L'homme du train ***

vingt-huit **2. Un café ? ***

trente-deux **3. « Je ne supporte plus ma pilule » ***

trente-six **4. Je me souviens de Françoise Dolto**

quarante et un **5. La meilleure méthode pour soigner**

quarante-six **6. La différence entre Dieu et un médecin**

cinquante **7. Le droit de coucher dans la rue**

cinquante-quatre **8. C'est dur d'être médecin ***

cinquante-huit **9. En relisant le serment d'Hippocrate**

soixante-cinq **10. Les médecins et le crime**

soixante-neuf **Entracte / Bonus : l'Amérique de Patricia Cornwell, par Mona Chollet**

soixante-treize **11. L'annonce d'une mauvaise nouvelle ***

soixante-dix-sept **12. La souffrance de l'enfant ***

quatre-vingt-un **13. *Devenir médecin*, un projet de documentaire**

quatre-vingt-cinq **14. « J'ai quatre amants »**

quatre-vingt-neuf **15. « J'avais très, très, très envie de lui » ***

quatre-vingt-douze **16. Du sexe dans le cerveau (et inversement)**

quatre-vingt-seize **17. La télévision la plus vulgaire du monde ***

cent un **18. Les médecins dans les séries télé ***

cent cinq **19. Bibliothérapie ***

cent neuf **20. J'ai mal /à ***

*À toutes celles et à tous ceux
qui m'ont confié leur histoire,
et à S., qui m'a fait confiance
en ne me racontant pas la sienne.*

Prologue : soupirs *

On apprend à parler avant d'apprendre à écrire et, même si l'écrit (lequel, dit-on, reste) est survalorisé face aux paroles (lesquelles, dit-on, s'envolent), qui n'a jamais rêvé de pouvoir parler sans être interrompu, de raconter une histoire pour captiver une audience ou, tout simplement, de faire entendre ce qu'il ressent ?

Prendre la parole, ça ne va pas de soi, que ce soit à deux, dans un groupe ou en public. C'est toujours sujet à pression, à interprétation, à contestation, à interpellation.

Et d'abord à celle-ci : qui es-tu pour prendre la parole ? De quel droit la prends-tu ? Tes paroles ont-elles plus de valeur que celles d'un(e) autre pour qu'on t'offre ainsi de les énoncer avant les autres – ou à leur place ?

Cette interpellation, je me l'adresse toujours intérieurement, quand je prends la parole. Et je ne manque jamais de dire qui je suis, d'où je parle. Je tiens à ce qu'on sache que la parole ne (me) rend pas différent de ceux qui ne l'ont pas.

J'ai eu beaucoup d'occasions de prendre la parole. Avant de me retrouver sur le site d'ARTE Radio, j'avais eu de nombreuses occasions de « causer dans le poste », en tant qu'invité ou, plus notablement, en tant que chroniqueur sur France Inter. Mais, lorsque je me suis assis dans le studio d'ARTE Radio, au rez-de-chaussée d'un grand immeuble, je me suis retrouvé seul. C'est un privilège extraordinaire que celui de se retrouver seul devant un micro, avec toute latitude pour exprimer ce que l'on veut, ce que l'on sent.

Écrire ce que je ressens, je le fais depuis que je suis enfant. J'ai commencé à le faire parce que, chez moi, on parlait beaucoup – je veux dire que *les adultes* parlaient beaucoup. Et justement, peut-être, comme ils parlaient beaucoup, ce n'était pas toujours pour dire quelque chose, mais plutôt parfois pour que les choses essentielles ne se disent pas (en tout cas, pas en public). Mais, lorsque j'étais enfant, je ne savais pas qu'on pouvait parler pour ne rien dire. Je pensais que tout ce qui était dit avait du sens – même quand on me disait que ce que je disais n'en avait pas. De sorte qu'il était difficile pour le jeune garçon que j'étais de se faire entendre : lorsque je parlais, je n'étais pas sûr que je serais entendu. Alors, lorsque mes sentiments étaient violents, très envahissants, je les écrivais dans un cahier, pour qu'ils ne me débordent pas.

À l'âge adulte, j'ai appris à parler pour dire (ou pour ne rien dire) sciemment. À peser mes mots. À exprimer non seulement mes opinions mais aussi mes doutes, mes révoltes, mes interrogations.

Et aussi à me taire, quand ce qui comptait n'était pas ce que je ressentais ou ce que j'avais à dire, mais ce que l'autre avait à me confier.

Au bout de plusieurs années d'apprentissage du soin, et de pratique quotidienne de soignant, j'ai fini par comprendre. Par comprendre que les paroles s'accumulent en nous et menacent de nous étouffer, mais que, lorsqu'on leur lâche la bonde, elles risquent de noyer celui ou celle qui est là pour les entendre. Par comprendre que, ce qui nous permet de vivre, c'est le fait de canaliser ce raz-de-marée de paroles en un flot régulier. Par comprendre que, parfois, les silences en disent plus que les paroles.

Comme je recevais beaucoup de gens qui ne savaient pas comment dire ce qu'ils avaient à dire, j'ai aussi appris à écouter ce qui vient juste avant les paroles. J'ai appris que, juste avant de partir, une personne silencieuse ou bavarde a parfois encore quelque chose à dire. Une chose qu'elle n'a pas pu dire, parce qu'elle était engloutie sous les paroles qu'elle a déversées. Et, pour que cette chose-là se dise, il lui faut un peu d'aide. Il faut que l'auditeur sache percevoir le signal. Un signal très simple, tout petit, mais toujours... parlant.

Rien qu'un petit soupir, suivi d'un silence.

Et j'ai appris que si, en entendant ce petit soupir (ce n'est parfois qu'une minuscule inspiration avant de fermer son sac ou de se lever), je faisais « Mmmmhh ? » ou je disais « Vous vouliez me poser une question ? », eh bien, une confidence, ou une question, suivrait. Les confidences les plus intimes sont souvent précédées par un silence, et par un soupir.

Pour ma part, j'exprimais peu de sentiments par les paroles hors de la sphère privée, et j'ai continué à écrire. Et, dans mes livres, j'exprimais mes sentiments au travers de la parole d'autres que moi. J'ai eu la chance de pouvoir publier, elle n'est pas donnée

à tout le monde. J'ai eu la chance aussi, un jour, de publier un texte qui a été très lu. J'ai découvert alors que, lorsque quelqu'un est beaucoup lu, les lecteurs – c'est bizarre – demandent aussi à l'entendre.

Un jour, alors que je me trouvais dans le métro parisien, un jeune homme est venu vers moi pour me demander « si j'étais bien Martin Winckler ». Il s'est présenté : il se nommait Thomas Baumgartner, il travaillait à ARTE Radio.com, une radio Internet encore confidentielle. Touché qu'il m'ait reconnu (je n'ai pas une tête vraiment reconnaissable et je passe rarement à la télévision), je n'ai pas réfléchi à deux fois avant d'accepter ce qu'il me proposait : une « carte blanche », un « single », un enregistrement de quelques minutes au cours duquel je dirais ce que je voulais. Un an après une expérience de radio heureuse mais qui s'était terminée un peu brutalement¹, j'étais heureux de causer un peu dans le poste, même très brièvement.

Et puis, une fois le « single » enregistré, Silvain Gire et Christophe Rault, les deux chevilles ouvrières de la radio en ligne, m'ont demandé si j'aimerais revenir plus régulièrement. Pour une chronique tous les quinze jours, en alternance avec une voix féminine – celle de Mona Chollet. Bien sûr, j'ai accepté immédiatement.

Mon expérience de radio précédente consistait surtout à partager, chaque jour pendant trois minutes, des notions que je venais de lire ou d'apprendre. De temps à autre, j'exprimais mes sentiments, mais je n'étais pas là pour ça. De sorte qu'à l'automne 2004, lorsque l'équipe d'ARTE Radio m'a

¹ À France Inter, de septembre 2002 à début juillet 2003.

proposé de m'asseoir devant un micro en me proposant de parler librement, j'ai décidé de changer de registre. Plutôt que de partager ce que je savais (ou croyais savoir, ou venais d'apprendre), j'ai préféré en profiter pour dire ce que je ressentais, ce qui me passait par le cœur. C'était nouveau pour moi. C'était plus risqué. C'est toujours risqué de se mettre à dire ce qu'on ressent : on n'est pas sûr que ça ne soit pas ridicule. On n'est pas sûr que ça intéresse vraiment les autres. On n'est pas sûr que ça ne soit pas simplement du bavardage, des paroles pour ne rien dire...

Mais j'ai pris le risque et je me suis lancé.

Pendant un an, au fil d'une douzaine de sessions – je dis « sessions », parce que ça me fait penser aux sessions d'enregistrement des musiciens : ARTE Radio, pour moi, c'est de la radio solo –, j'ai improvisé au micro. Entre deux séances, je m'encourageais en écoutant attentivement les rafraîchissantes chroniques de Mona Chollet qui abordait avec une bonne santé redoutable et un humour cinglant des sujets souvent acrobatiques. Quelques heures avant d'arriver au studio, je réfléchissais aux thèmes que j'allais aborder, je jetais trois ou quatre notes sur mon petit carnet noir et, lorsque je prenais le métro à Montparnasse, destination Mairie-d'Issy, je composais mentalement ce que j'allais raconter, sans savoir exactement *comment* j'allais le raconter une fois seul dans le studio, mais avec tout de même une idée assez précise de ce que j'allais dire. Et puis j'arrivais, j'étais accueilli par Jeanne et Silvain et Christophe et parfois Thomas, quand il n'était pas en vadrouille à la recherche de sons. Je posais mon sac, on m'offrait un café, on discutait de tout et de rien, et puis je m'asseyais à la table ronde, je mettais le casque, de

l'autre côté de la vitre Christophe me faisait signe, quelques essais de voix, et c'était parti.

Je lorgnais l'horloge au-dessus de la vitre, juste en face, en essayant de rester dans les temps... et je n'y arrivais presque jamais. C'est déjà difficile quand on écrit son texte mais, quand on l'improvise, c'est carrément impossible. Ou alors, il faut beaucoup plus d'entraînement que je n'en avais.

Comme je voulais parler des sentiments – les miens, ceux des autres –, je savais qu'il serait souvent question de la douleur des sentiments. Alors, cette chronique mise en ligne tous les quinze jours, je l'ai nommée *J'ai mal là...* Avant de commencer à parler, avant de me lancer, avant de me confier au micro et à ceux qui écouteront la voix suspendue sur le site d'ARTE Radio, j'avais envie de signifier que ce que j'allais raconter n'était pas une petite histoire amusante ou édifiante – des paroles en l'air – mais une confidence, l'expression de sentiments enfouis. Des sentiments qui ne valaient pas plus que ceux d'un(e) autre mais que, jusqu'à ce jour, je n'avais jamais pu dire, simplement, librement. Des sentiments sur mon métier, le métier de soignant, et sur ceux qui me demandent de les soigner. Sans oublier de parler aussi de ce qui n'était pas directement lié à mon métier, mais me touchait, jour après jour. J'ai beau être médecin, mes intérêts ne se résument pas à cette profession et j'ai une vie en dehors du soin.

Et, par un juste retour des choses, pour indiquer que j'allais exprimer non des principes ou des préceptes, mais simplement des réflexions et des sentiments, j'ai commencé chaque chronique par un soupir.

Rien qu'un soupir, suivi d'un silence.

Avertissement

À l'exception du prologue et des textes intercalaires (en corps plus petit), les chroniques reprises dans ce livre ont, sauf mention contraire, été improvisées sur ARTE Radio.com. La parole n'est pas superposable à l'écrit. Les textes présentés ici ont été retravaillés avant leur inclusion dans ce livre et sont donc sensiblement différents de ce qui a été originellement enregistré. Ils sont publiés dans l'ordre chronologique où ils ont été composés. Un astérisque signale les versions sonores reprises sur le CD.

« Single » :

« Le roman que je voulais écrire depuis trente ans »

Lorsque, en juillet 2004, je me suis assis pour parler « de ce que je voulais », j'étais pris dans l'excitation d'un travail qui venait d'aboutir, et pas encore tombé dans la tristesse de ne plus « être dedans ». J'étais plein d'espoir et d'inquiétude. Pouvoir ouvrir mon cœur à ce moment précis, c'était un moment précieux.

En 1973, je suis entré en fac de médecine, et je croyais qu'en fac de médecine on apprenait à devenir soignant. Et puis j'ai découvert que ce n'était pas ça du tout. J'avais un soignant à la maison – mon père – qui était le soignant parfait, le soignant idéal, et qui en plus était un père formidable. Je croyais donc que, devenir soignant, c'était devenir quelqu'un comme lui, et que les études de médecine étaient destinées à former des soignants comme lui. Mais pas du tout. Mes études de médecine ont été le pire moment de ma vie. Et, alors que je les avais à peine finies – je ne les avais pas terminées encore –, je me suis mis à écrire un grand roman qui traduisait mon désarroi face à la vie qui s'ouvre devant soi quand on

a fait des études auxquelles on croyait et qui n'ont pas du tout été ce qu'on attendait.

Ce roman, j'ai cessé de l'écrire. J'en ai écrit un autre, qui a été publié, puis je suis retourné écrire le premier roman, qui s'appelait *Les Cahiers Marcœur*, qui finalement n'a pas été publié. Il est resté dans les limbes longtemps. À présent, il (re)commence à exister, car je le mets en ligne, trente ans après, sur mon site Internet, martinwinckler.com. En même temps que je le mettais en ligne, j'ai rédigé, en trois mois et demi, quatre mois², le roman que je voulais écrire il y a trente ans et que je ne *pouvais* pas écrire, parce que j'avais trente ans de moins, et qui s'intitule *Les Trois Médecins*. Ce roman raconte les études de Bruno Sachs, le personnage principal de *La Maladie de Sachs*, au cours des années 1970, dans une faculté de médecine et une ville imaginaire qui s'appelle Tourmens. Je voulais écrire un roman d'aventures, un roman de formation, un roman d'amour, un roman politique, un roman tragique, un roman comique, et je ne savais pas comment j'allais faire.

Et un jour, j'étais sur mon scooter (les bonnes idées me viennent toujours sur mon scooter) et je me suis mis à rigoler, en me disant : un type a déjà fait ça – écrire un grand roman d'action, un grand roman d'amour, politique, tragique, etc. Ce roman, Alexandre Dumas l'a fait en écrivant *Les Trois Mousquetaires*. Je me suis dit : je vais raconter les études de Bruno Sachs, en reprenant exactement la structure narrative des *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Et je me suis mis à rire. Et quand je me mets à rire, ce n'est pas nécessairement parce que l'idée est bonne

2 Entre février et juin 2004, pour être tout à fait précis.

– je ne le sais pas – mais parce qu'en tout cas cette idée me plaît et m'emplit de joie.

Et voilà. Trois mois et demi après, je viens de finir d'écrire ce livre, il va partir chez l'imprimeur demain, les dernières corrections ont été ajoutées aux épreuves, et j'ai écrit le livre que je voulais écrire depuis trente ans. C'est dire que le moment est extrêmement émouvant car j'ai l'impression que c'est mon premier livre et, dans une certaine mesure, c'est vrai. C'est mon premier livre, parce que j'ai commencé à l'écrire il y a trente ans, et en même temps, c'est un livre qui clôt un cycle. Un livre écrit avec beaucoup d'énergie, avec beaucoup d'amour et beaucoup de désespoir, avec beaucoup de sentiments militants aussi, et voilà.

Voilà.

Aujourd'hui, je m'assieds ici, et je vous raconte ça.

1. L'homme du train *

On passe sa vie à établir des relations avec les autres, à se faire des amis ou à en perdre. Mais on croise, sans les connaître, parfois même sans leur parler, bien plus de personnes qu'on n'en rencontre réellement. En particulier dans la rue, ou dans le métro, ou dans le train...

L'autre jour, dans le train, je me suis assis en face d'un homme, qui avait l'air... Je sais pas comment dire... Ce que j'ai pensé au moment où je l'ai vu, c'est qu'il avait mal quelque part, ou qu'il était triste, ou qu'il était angoissé – je sais pas. Il me paraissait bizarre. Il était assis dans un de ces petits boxes où quatre sièges se font face deux à deux de chaque côté d'une table. C'était le seul endroit où je pouvais m'installer sans être assis à côté de quelqu'un, mais il fallait que je m'asseye en face de lui, enfin, presque, nous étions presque en vis-à-vis. Et cet homme avait vraiment l'air de souffrir.

Évidemment, je ne lui ai pas demandé pourquoi il souffrait, de quoi il souffrait, pourquoi il avait mal, mais, comme il avait l'air de souffrir de manière assez intense, j'ai essayé de l'imaginer.

Il avait à peu près mon âge, entre quarante-cinq et cinquante ans ; il avait l'air en bonne santé, autant que j'aie pu m'en rendre compte... Vous savez, les médecins, ça regarde toujours les gens avec un œil un peu évaluateur, qui pèse ce qui va bien et ce qui ne va pas bien. Il n'avait pas l'air marié : il n'avait pas d'alliance, mais ça ne veut rien dire, bien sûr. Je suis marié et je ne porte pas d'alliance. Il ne travaillait pas. Il avait un cahier posé devant lui. Un cahier fermé, avec un stylo posé dessus.

Apparemment, il devait écrire juste avant que j'arrive, juste avant que le train s'arrête à ma gare et que j'y monte... Et il ne disait rien. Il regardait son cahier. Et de temps en temps il prenait son stylo, il tapotait son cahier, il poussait de grands soupirs, et il me regardait, et, dès qu'il voyait que je le regardais aussi, il baissait les yeux... Peut-être avait-il honte, peut-être était-il inquiet, peut-être était-il soucieux de quelque chose ; en tout cas, il était gêné que je le regarde et, pourtant, de temps à autre, il me regardait à nouveau, comme si c'était une manière d'entrer en contact avec quelqu'un, pour exprimer ce qu'il ressentait... sans avoir à *parler* – de ce dans quoi il était plongé à ce moment-là, parce qu'il ne se sentait pas bien, parce qu'il était triste, préoccupé, angoissé, malheureux, je ne sais pas, peut-être parce qu'il souffrait et ne voulait pas rester complètement dedans tout seul. Il lui fallait un contact vers l'extérieur, avec quelqu'un qui soit en face, quelqu'un qui ne dise rien, quelqu'un qui ne lui raconte pas des histoires bêtes, quelqu'un qui ne l'embête pas, quelqu'un qui soit là, attentif à lui... qui ne soit pas absent, qui ne s'absente pas dans la lecture.

J'ai donc passé les cinquante minutes de train en face de lui, sans bouger, les doigts croisés, à

écouter son silence, à écouter ses soupirs, à le regarder tripoter son stylo, entrouvrir son cahier, et le refermer tout de suite après l'avoir entrouvert, comme s'il avait voulu écrire quelque chose dedans pour décider finalement que non, il avait tout dit, ça pouvait pas sortir, ça pouvait pas aller...

Une sorte de dialogue télépathique, sans mots, s'établissait entre nous, comme s'il m'avait raconté son histoire sans rien me dire. Et j'ai senti – c'est complètement subjectif, évidemment, je peux pas être sûr que c'était le cas – j'ai senti que cet homme me racontait effectivement une histoire, une histoire poignante, une histoire triste, une histoire plus triste que dramatique, d'ailleurs : je ne pense pas qu'il y avait un drame là-dedans ; je ne pense pas que quelqu'un était mort... Je pense qu'il s'agissait plutôt d'une histoire de rupture, ou de séparation, ou de chagrin, ou d'éloignement... Et il me racontait ça sans rien me dire, juste en bougeant son stylo, en soupirant et en regardant son cahier.

Et puis le train est arrivé en gare, et tous les deux nous avons laissé les autres passagers descendre.

Et finalement il a bien fallu que je me lève, alors je me suis levé, j'ai pris mon sac, et je l'ai regardé avant de partir. Il m'a regardé, et il m'a dit : « Merci. »